

JE SUIS LA FEMME
DE BARBE-BLEUE

MAGALI DESTRUEL

—

JE SUIS LA FEMME
DE BARBE-BLEUE

R O M A N

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024
ISBN : 978-2-283-03956-4

À R. D.

*Tous les chagrins sont supportables
si on en fait un conte.*

KAREN BLIXEN

Le palimpseste

Pourquoi y a-t-il du sang sur cette clef ?

« Et vous voyez, contrairement à vos prédictions, l'histoire se termine bien ! »

Avant de me fixer avec son rictus habituel, elle a objecté :

« Je ne fais pas de prédictions, je ne suis pas voyante ! Passons... mais qu'est-ce que vous entendez par "se termine bien" ? »

Elle a prononcé ces trois derniers mots en détachant chaque syllabe. Elle m'insupportait vraiment.

Pourquoi étais-je revenue la voir après toutes ces années ?

Je détestais son assurance, son petit air de tout comprendre, ses mimiques, sa façon de se caler au fond de son fauteuil et de relever

le menton en me fixant. Et j'ai senti que je perdais pied.

Cette horrible sensation de me dissoudre était sur le point de revenir. J'ai enfoncé très fort l'ongle de mon pouce droit dans la paume de ma main gauche mais je n'ai rien senti. J'ai regardé la porte et j'ai visualisé le nombre de pas que je devrais faire pour atteindre la sortie après avoir attrapé mon manteau sur le dossier de mon siège.

Qu'est-ce que j'allais trouver comme prétexte cette fois-ci : *J'ai laissé quelque chose sur le feu ? J'ai oublié que j'avais un rendez-vous urgent, désolée, je dois partir immédiatement ?* Ces excuses étaient-elles crédibles ?

Je me demandais si les attaques de panique me poursuivraient jusqu'à la fin de mes jours. Je lui en voulais sûrement de ne pas m'en avoir guérie. Ces crises qu'elle appelait « épisodes de dépersonnalisation » et que j'appelais mes évanescences.

Des années à interpréter, disséquer chaque parole, chaque acte, tout mon passé à la moulinette de l'analyse. Elle se targuait d'être jungienne, mais avec des nuances qui

m'échappaient totalement et qui me faisaient une belle jambe. Je n'osais même pas penser à ce qu'elle aurait dit si j'avais prononcé sur ce divan cette expression « belle jambe ». C'était parti pour une heure de blabla à quatre-vingts euros.

Je ne devais pas sortir. Je devais terminer ce que j'étais venue faire. J'ai relâché la pression de mon pouce dans ma paume et j'ai secoué mes mains pour dissiper les fourmillements. J'ai fait un effort mais il fallait que je lui dise.

« J'imagine que vous ne vous souvenez pas de ce que je vous ai raconté pendant ces années d'analyse... »

Elle avait toujours le menton pointé vers le haut, elle a tordu la bouche sans émettre de son. J'ai continué :

« Lors d'une séance, c'était peu de temps avant l'arrêt de mon analyse, j'ai évoqué le mot "palimpseste". C'était bizarre, j'avais ce mot dans la tête depuis quelques jours et j'avais vérifié sa définition. Du pain bénit pour vous ! »

J'ai eu envie de la blesser et je lui ai rappelé ce qu'elle m'avait dit alors :

« Vous vous êtes lancée dans une interprétation en parlant de lecture d'un mot dans un sens et dans l'autre, vous trouviez que c'était très révélateur. Mais vous aviez confondu les mots "palindrome" et "palimpseste" ! Eh oui, un palindrome c'est un mot qui peut se lire de gauche à droite ou de droite à gauche, mais un palimpseste c'est tout autre chose : c'est un manuscrit qu'on a effacé et sur lequel on a réécrit. »

Sa bouche s'est tordue un peu plus. Sa grimace la rendait presque effrayante.

« Vous avez essayé de vous rattraper en vous lançant dans une explication hasardeuse. Je me souviens encore de votre ton grandiloquent quand vous avez prononcé : palimpseste, j'entends "pâle inceste" ! Et je m'étais exclamée : "Mais quel inceste, je n'ai jamais été victime d'inceste !" Vous êtes restée dans le flou, comme d'habitude, avec ces questionnements sans fin : "C'est à vous d'y réfléchir, de quel inceste peut-il s'agir ?" »

Elle a relâché la torsion du bas de son visage et a sifflé en plissant les yeux :

« J'entends de la colère chez vous... »

Sans doute était-ce exact et cette émotion m'aidait-elle à résister à mon évanescence, à me sentir vivante. Je venais lui reprocher les heures perdues, l'argent jeté par la fenêtre, les fausses pistes, les erreurs d'interprétation et lui dire : *Vous vous êtes trompée, vous pensiez que cette histoire allait me tirer vers le bas, que j'allais rejouer un scénario déjà connu et que tout cela allait m'enfoncer, nous enfoncer tous les deux et peut-être même nous détruire, eh bien non !*

J'ai soupiré.

« Peut-être que je ressens de la colère, parce qu'on peut dire ce qu'on veut, mais l'analyse ne change rien. On passe des années à essayer de comprendre, ça part dans tous les sens et l'angoisse est toujours là. J'en ai appris beaucoup plus sur moi, j'ai beaucoup plus avancé avec toute cette histoire qu'avec votre analyse. »

Elle m'a reprise :

« Ce n'est pas mon analyse, c'est la vôtre...

– Si vous voulez, mon analyse. Je reviens au palimpseste, à mon palimpseste ! On porte tous en nous un manuscrit ancien qui semble indélébile. Et puis, un jour... »

Je me suis tue.

Les larmes

Elle aurait attendri un rocher, belle et affligée comme elle était, mais la Barbe-Bleue avait le cœur plus dur qu'un rocher.

Je pleurais depuis au moins deux heures. Allongée sur le lit, habillée, je me tordais de douleur et quand je sentais mon chagrin s'apaiser, je laissais venir un souvenir funeste pour appeler un nouveau flot de larmes.

B. était parti en claquant la porte et en criant : « Je rentrerai, sûrement tard, mais je rentrerai ! Occupe-toi : classe les photos, prépare un clafoutis... »

J'avais répété pour la dixième fois, de moins en moins fort : « Je ne veux pas que tu y ailles »,

et la porte s'était refermée, me laissant dans le silence de ce dimanche d'hiver.

J'ai regardé les feuilles tourbillonner par la fenêtre. Leur déplacement aérien me faisait appréhender par contraste la lourdeur des heures à venir. Elles m'apparaissaient comme des blocs de pierre impossibles à déplacer, trop lourds pour mon petit corps.

Je suis restée en pyjama une partie de la journée. Je n'ai pas déjeuné, je ne suis pas sortie, j'ai enfilé un jogging dans l'après-midi et j'ai exécuté ses ordres : j'ai trié les photos de nos dernières vacances, j'ai préparé un clafoutis aux poires que j'ai laissé refroidir sur la table de la cuisine pour qu'il le voie en rentrant.

À dix-sept heures, la nuit m'a rattrapée. Loin de m'apaiser, elle m'a engluée dans une solitude extrême. Je ne percevais aucun signe de vie humaine. Je n'avais parlé à personne depuis le matin. Mon téléphone n'avait pas sonné, je n'avais reçu aucun message.

J'avais accompli toutes mes tâches commandées, je n'avais plus aucun projet. Je n'avais pas allumé les lumières. Tout comme ce jour n'avait pas eu de consistance, cette nuit n'en

aurait pas. Je suis allée dans notre chambre et me suis allongée à sa place, le nez plongé dans son oreiller pour chercher son odeur.

J'y trouvais cette odeur d'huître qui émanait de sa peau.

Dans mes moments d'angoisse, seule son odeur pouvait m'apaiser. Je plongeais la tête dans son cou et je le respirais.

La puissance de cet effluve dans l'obscurité de notre chambre m'a ramenée à son absence. Loin de combler le manque de lui, elle l'a décuplé et la vision de sa tête sur un autre oreiller dans une autre chambre à cet instant a surgi.

Partager son odeur m'était insupportable.

Je laissais sortir tout mon chagrin, j'avalais le sel de mes larmes qui se mêlait à son odeur.

La douleur de son absence se confondait avec la douleur des autres absences que j'exhumais et jetais dans le feu de ce chagrin.

Depuis toujours je savais alimenter mes souffrances des malheurs présents et passés, de mes désespoirs et de ceux des autres.

Les gâteaux

Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle était ravie de son prompt retour.

Il est rentré vers trois heures et m'a trouvée allongée en travers du lit. J'avais dû finir par m'endormir, épuisée.

Il m'a remerciée pour le clafoutis en m'embrassant sur le front. Pas un mot sur mes cheveux encore trempés de larmes, mon vieux jogging froissé.

Il s'est déshabillé et glissé sous la couette, il m'a légèrement poussée pour me remettre à ma place et s'est collé à moi. J'ai senti sa respiration chaude dans mon cou et son odeur mélangée à un parfum que je ne connaissais pas. Il

m'a murmuré : « Bonne nuit, mon amour » en s'endormant.

Il a découpé une part de clafoutis pour son petit déjeuner.

J'ai annulé mes rendez-vous de la matinée, trop défaite pour les assurer.

J'étais épuisée et n'avais pas la tête à écouter les autres me raconter leurs problèmes conjugaux. Ces histoires me passionnaient pourtant, et je ne m'en lassais pas alors que mes confrères me disaient : « Au bout d'un moment, tu ne supporteras plus tous ces gens qui viennent pleurer dans ton cabinet parce que leur femme les a trompés ou qui se battent pour partager les petites cuillères ! »

Il fallait vraiment que je sois fatiguée ce matin-là pour renoncer au récit d'un adultère ou d'une scène de ménage.

Je suis restée longtemps sous la douche, j'avais choisi la bonne température, celle qui remplaçait la tiédeur de ses bras absents, et je suis restée immobile, l'eau douce parcourant ma peau glacée par le manque et le froid.

J'ai passé la matinée à faire un « gâteau polonais », un des gâteaux de mon enfance :

une pâte briochée recouverte de crumble. J'avais essayé de retrouver la recette mais je ne parvenais pas à reproduire l'original. Ma mère m'avait souvent répété que sa propre mère était morte en emportant toutes ses recettes et je n'avais jamais osé lui demander de me transmettre celle du gâteau polonais : parler de cette transmission, c'était envisager sa mort.

Ce gâteau, c'était celui des jours de fêtes familiales, celui que je demandais pour mes anniversaires, celui qui m'avait consolée des premières déceptions, des premiers chagrins d'amour. C'était sa recette, souvenir de son enfance dans les corons avec toutes les communautés, polonaise, italienne ou yougoslave. Depuis qu'elle n'était plus là, et dans tous ces instants où l'absence me laissait suffocante, je faisais des gâteaux, ses gâteaux.

Je cherchais des recettes qui me semblaient similaires sur Internet, je tentais des mélanges et des dosages pour retrouver le goût de la pâte, les arômes, les textures. Je jubilais en observant la pâtisserie qui levait et dorait dans le four, j'avais les larmes aux yeux au simple parfum du sucre vanillé étalé sur la croûte encore

chaude d'un clafoutis, à racler et lécher le fond d'une casserole de crème pâtissière brûlante, à manipuler le torchon humide et tiède autour de la génoise du roulé au chocolat.

Souvent, l'aspect du gâteau me laissait croire à la réussite de ma copie, mais elle s'avérait très décevante à la dégustation : même les biscuits ou les tartes les plus simples n'avaient jamais le goût de ceux que faisait ma mère.

Ce gâteau polonais était raté comme tous les autres. Il était beaucoup trop sec. Je l'ai démoulé et l'ai laissé sur la table de la cuisine à côté du clafoutis d'hier. B., qui n'avait qu'un vague souvenir de celui de ma mère, me dirait sûrement qu'il était délicieux.

L'appartement 2

Il était une fois un homme qui avait de belles maisons à la ville et à la campagne.

Nous vivions dans mon appartement, celui que j'avais acheté après la mort de ma mère, avec l'argent de l'héritage. Ensemble, nous avions repeint la chambre, changé le carrelage de la salle de bains et installé un immense canapé à motif rouge et bleu qui occupait tout le salon, mais ces petites transformations ne changeaient pas sa perception de ce logement : B. disait qu'il l'aimait beaucoup mais qu'il ne s'y sentait toujours pas chez lui.

Il avait envie d'une maison avec un grand séjour et plusieurs chambres. Il traversait une période d'enthousiasme et tout le réjouissait : il

voulait déménager, faire des travaux, s'occuper d'un jardin.

J'étais vraiment satisfaite de son entrain. Je pensais qu'il atteignait un équilibre, une maturité. Il avait vingt-huit ans au moment de notre rencontre et il ne pensait qu'à développer son activité professionnelle, à trouver de nouveaux contrats dans des clubs de fitness. Depuis quelques mois, il avait l'air plus serein et il répétait : « J'ai envie de construire quelque chose avec toi, nous allons acheter une maison à nous ! »

Nous habitons le sud de la région parisienne, à la frontière de la vallée de Chevreuse. Mon appartement était situé dans une résidence de centre-ville comme on en bâtissait dans les années quatre-vingt-dix : une toiture en fausses vieilles tuiles et un crépi un peu rosé qui l'intégrait aux maisons de ville adjacentes.

L'intérieur était très lumineux : de belles portes-fenêtres ouvraient sur la rue et apportaient de la clarté à chaque pièce.

J'appréciais sa situation : dans une rue calme mais au milieu d'un village. Lorsque je regardais par une des larges fenêtres, je pouvais

toujours apercevoir un passant ou un voisin. J'aimais que cet appartement n'ait jamais été habité avant moi. Je l'avais acheté sur plan et l'avais entièrement décoré : une cuisine Ikea en pin clair, quelques meubles de salon sobres et droits, des photos noir et blanc finement encadrées dans chaque pièce. Tout était neuf, j'avais remisé dans des cartons les objets provenant de la maison de mes parents et j'avais déposé ceux-ci et les meubles de mon héritage dans un des lieux de stockage qui se multipliaient en banlieue. Je me retrouvais dans un univers neutre, blanc, vierge. Même les photographies sur les murs étaient insignifiantes : des personnages sans visage, des paysages dans la brume.